

Du 20 au 21 mars, deux fois la petite ville d'Arcis-sur-Aube fut prise et reprise par les Français et l'ennemi. Le village de la Croix-Blanche eut une large part dans les misères qui sont la suite de ces horribles luttes. Les rues étaient couvertes de cadavres et de débris d'armes, d'affûts brisés, de blessés surtout qui remplissaient l'air de cris déchirans. Au sein de cette désolation, le curé, aidé du petit nombre d'habitans qui n'avaient pu prendre les armes, avec les femmes et les enfans s'efforçait de secourir les victimes de cette guerre épouvantable. Toutes les maisons étaient encombrées de malades, et la plupart ayant été pillées plusieurs fois n'offraient aucune ressource à la charité du vénérable pasteur. Le presbytère, et la grande cour plantée d'arbres qui l'avoisinait avait été transformés en hôpital, où il donnait tous les soins qu'il lui était possible d'administrer, dans ces funestes circonstances, à tous les malheureux qu'il avait pu y faire transporter, sans distinction et préférence, car la charité ne s'arrête point devant la forme d'un habit, elle sait que tous les hommes sont venus au monde nus et souffrans.

Tout-à-coup des cris affreux se firent entendre, le peu d'habitans qui avaient survécu aux malheurs de la guerre et aux fatigues dont leur pasteur leur avait donné l'exemple, pénétrèrent, en levant avec désespoir leurs mains vers le ciel, dans la cour du presbytère. Le curé s'informe avec sang-froid de la cause de ce tumulte, et il apprend qu'un sérieux engagement de cavalerie avait lieu à l'entrée du village, entre les Français et un pulk de Cosaques : ces derniers étaient alors les maîtres du champ de bataille ; ils signalaient leur victoire par le meurtre et l'incendie ; la plupart des maisons étaient déjà la proie des flammes. Ils ne tardèrent pas à environner le presbytère, et ils se précipitèrent sur la foule qui était venue y chercher un asile, en faisant passer leurs chevaux sur les corps des blessés. A cet affreux spectacle le saint prêtre s'élançait au-devant des barbares, dans le vague espoir qu'il pourra modérer leur rage ; mais ils l'entendent sans le comprendre, et déjà vingt sabres sanglans sont levés sur sa tête. Dans ce moment la trompette retentit, les Cosaques poussent d'effroyables clameurs. Un escadron de hussards français a pénétré dans le village ; l'officier qui le commandait le dirige vers le presbytère, et, plus prompt que l'éclair, et embrassant d'un coup d'œil la scène d'horreur qui s'y passait, il fond sur les Cosaques, il frappe des coups terribles, renverse ceux qui menaçaient la vie du curé, agenouillé, déjà inondé de sang ; puis il descend de cheval et saisit le pasteur entre ses bras.... "Mon père ! mon père ! s'écrie-t-il" ; et il le presse sur son cœur. Le curé jette sur son sauveur des regards de mourant : il le voit à peine au travers du voile de sang qui couvre son visage... Mais ce n'est point une illusion, il a reconnu cet officier. "Séraphin ! mon fils" s'écrie-t-il, et il s'évanouit. "O malheur ! malheur !" dit le jeune homme qui jette son sabre à terre et s'efforce de rappeler le vieillard à la vie. Le vieillard ouvre encore les yeux, il revoit son élève et lui sourit tristement... "Capitaine, à cheval ! vous n'avez pas un moment : voici la cavalerie prussienne, nous sommes débordés de toutes parts" s'écrie un cavalier ; mais le jeune homme ne l'entend plus ; il continue à donner des soins au vieillard blessé, à lui prodiguer les noms les plus doux... "L'enfant de chœur ! l'enfant de chœur !" s'écrient les gens du village qui avaient entouré le pasteur. Mais les Français s'étaient éloi-